

Franz Schultheis

Privatdozent

«Au lieu de ces grandes affiches claires et bien ordonnées, que l'on peut voir à la porte de nos Facultés (pas si claires et bien ordonnées d'ailleurs pour les yeux d'un étranger!), et où les cours sont si méthodiquement classés, qu'un coup d'œil suffit pour apercevoir celui qu'on cherche, on se trouve en présence de deux ou trois vitrines, remplies de bulletins microscopiques, étroitement serrés les uns contre les autres, si bien que l'on reste un bon moment tout désorienté sans savoir par où commencer. Chaque professeur ou *Privatdozent* inscrit ou fait inscrire par son *famulus* sur une de ces petites feuilles le sujet, l'heure et le lieu de ses leçons, ainsi que les jours et les heures où il reçoit les étudiants; et ce sont ces petits bouts de papier collés au hasard les uns à côté des autres qui forment le programme officiel des cours de l'université. Vraiment, tandis que je m'escrimais à y découvrir le nom que je cherchais et à y déchiffrer des caractères souvent illisibles, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'un peu de centralisation française avait parfois du bon».¹

Dies waren die ersten Eindrücke vom Besuch einer deutschen Universität, festgehalten von einem jungen Gymnasiallehrer namens Emile Durkheim, angereist im Jahre 1885 aus der französischen Provinzstadt Saint-Quentin im Auftrag der französischen Regierung.

Tels sont les premiers constats d'un jeune professeur du lycée de Saint-Quentin, du nom d'Emile Durkheim, parti en 1885 en mission en Allemagne pour mieux comprendre l'énigme de la supériorité scientifique allemande si durement éprouvée par la France lors de la guerre de 1870. Le gouvernement français avait chargé Durkheim d'étudier les particularités du système universitaire allemand qui, selon un large consensus de l'opinion publique de l'époque était une arme secrète puissante aux mains de Guillaume II.

¹ E. Durkheim: La philosophie dans les universités allemandes, In: E. Durkheim: Textes, t.III, p.441.

C'est Ernest Renan qui, dans *Réforme intellectuelle et morale*, avait donné forme à ce mythe collectif qui devait pendant un bon moment hanter le nationalisme français sous toutes ses formes². Comme d'autres membres de cette génération victime de la crise allemande de la pensée française, tels que Bouglé ou Seignobos, Emile Durkheim entreprit d'explorer le miracle allemand en passant une année dans diverses institutions universitaires allemandes. Mais, tandis que ses collègues nous ont livré des récits de voyage souvent plus impressionnistes et pittoresques que systématiques, Durkheim s'applique à fournir une approche cohérente et détaillée des structures institutionnelles et du fonctionnement pédagogique des universités en Allemagne, en s'appuyant sur des observations ethnographiques pertinentes du monde académique allemand de l'époque³.

Durkheim fait part de son étonnement devant une culture académique étrangère, dont il ignore en grande partie les règles du jeu. Son regard distancié sur ce drôle de petit monde retient une multitude de faits à première vue arbitraires, incohérents, bizarres, ou encore banals. Rien ne semble lui échapper: il collectionne des faits divers, décrit de façon pointilleuse des plans d'études, ramasse des témoignages de toutes sortes sans savoir par avance dans quel puzzle les éléments retenus pourront plus tard prendre leur place, livrant leurs significations culturelles grâce à leur insertion dans un contexte plus large.

En lisant ces textes du jeune Durkheim⁴, un lecteur allemand, doté d'une certaine connaissance de l'université allemande et de son homologue française, ne peut s'empêcher d'éprouver des sentiments contradictoires. D'un côté, il retrouve une image très fidèle - à un siècle près, mais qu'est-ce qu'un siècle pour un univers aussi figé? - de

2 - Voir de plus près: A. Gipper et Franz Schultheis, «Emile Durkheim und Deutschland: eine ambivalente Wahlverwandschaft», in E. Durkheim, *Über Deutschland. Texte aus den Jahren 1887 bis 1915*, Franz Schultheis et A. Gipper (éds), UVK, Constance, 1995, p.7-25.

3 - À notre connaissance, il s'agit là bien de l'unique fois où Durkheim a fait du «terrain» ethnologique.

4 - Le plus intéressant des écrits durkheimiens sur l'université allemande se trouve dans: E. Durkheim, *Textes*, t.III, Paris, Éditions de Minuit, 1975 sous le titre: «La philosophie dans les universités allemandes (437-486).

ce qui constitue pour lui un monde quotidien familier et allant de soi. Le fait qu'un observateur étranger lui offre la description de toute une panoplie de pratiques, de normes, de codes et d'habitudes qu'il connaît, sans vraiment les connaître et qu'il voit tous les jours sans vraiment les regarder d'un œil sociologique, lui impose une réflexivité et une distanciation par rapport à son contexte habituel qu'il aurait du mal à effectuer par lui-même. Durkheim ne livre pas une approche comparative systématique, et ne fait le lien entre les choses vues du côté allemand et les choses connues du côté français que de façon sporadique et sélective, mais tout ce qu'il relève comme particularités dignes d'être rapportées est déjà le produit d'une comparaison implicite et tacite où son propre monde universitaire habituel lui sert de toile de fond pour identifier et interpréter les différences.

Prendre Durkheim comme témoin et le suivre à travers ses descriptions du système universitaire allemand a également pour intérêt d'offrir une perspective historique de longue durée. Peut-être plus encore que d'autres univers sociaux, l'université s'avère d'une inertie historique remarquable. Ses structures institutionnelles renvoient à leur contexte d'émergence historique, où nombre de pratiques apparemment vaines et purement ritualistes remplissaient des fonctions sociales concrètes, comme Durkheim l'a si clairement mis à jour en ce qui concerne le système d'enseignement français⁵.

Faire de Durkheim un «informateur ethnographique» et un témoin présente un troisième intérêt. C'est lui qui a présenté les pistes à suivre, sélectionné les situations dignes d'être rapportées, c'est à lui de les commenter et de les interpréter à sa façon, tandis que nous ne proposerons qu'une relecture par un sociologue «autochtone» à un siècle de distance et des commentaires de deuxième degré.

Pour y parvenir, on partira d'un élément spécifique de l'université allemande et sans contrepartie du côté français, auquel Durkheim a accordé à juste titre un rôle important sans pour autant en faire le révélateur sociologique essentiel des mystères du

5 - E. Durkheim, *L'Évolution pédagogique en France*, PUF, Paris, 1969.

monde académique allemand: le fameux *Privatdozent*. À travers sa position-clé dans le jeu académique allemand, nombre de phénomènes culturels particuliers tels que l'idéal humboldtien de *Bildung* et l'idée d'art pour l'art dans l'acquisition de savoirs académiques acquièrent une réalité tangible et permettent de mieux comprendre le *so-und-nicht-anders-Gewordensein* (selon le mot de Weber) caractéristique de la culture académique allemande [grâce à l'analyse des relations sociales sous-jacentes et souvent refoulées ou euphémisées]. Nombre de mythes entourant l'université allemande et ses *Gelehrten* sont le produit d'un champ académique particulier. Celui-ci se caractérise depuis le début du XIX^e siècle, moment où l'on voit émerger la figure du *Privatdozent* dans les lois universitaires des différents principautés allemandes, par un mode de reproduction nettement plus exclusif que ce qui se fait dans les autres pays. La mise en place du statut de *Privatdozent* comme unique réserve légitime pour le recrutement des professeurs ordinaires permet de produire une élite académique à travers le cloisonnement artificiel des voies d'accès au statut de professeur. En coupant toutes les passerelles entre la voie royale de la carrière universitaire d'un côté et des voies proches telles que celle du professeur de lycée, en créant une sorte de monopole de recrutement autour du *Privatdozent* attaché à l'université et en faisant donc de l'université allemande une sorte de vase clos permettant une auto-reproduction très autonome, l'université allemande s'appuie sur l'existence d'une armée de réserve importante, dont la productivité et la soumission aux règles de jeu académique sont d'autant plus parfaites que, coupée totalement du marché du travail extra-universitaire, elle trouve son seul et unique salut dans une carrière très incertaine, dont Max Weber disait, très justement, qu'elle était du côté du «pur hasard»⁶. En même temps, la mise en place de ce type de position d'attente allait de pair avec la formation de ce que Durkheim allait appeler à juste titre un «prolétariat académique», une forme de misère de statut doublée d'une misère matérielle considérable, au moins en ce qui concerne les *Privatdozenten* issus de

6 - Max Weber, «Wissenschaft als Beruf», in *Gesammelte Aufsätze zur Wissenschaftslehre*, Tübingen, 1985, p.582-613. Comme le souligne Weber, l'accès à un poste de professeur n'est bien sûr pas uniquement le produit de hasards, mais... «je ne connais guère d'autres carrières ici-bas où il (le hasard) jouerait un rôle comparable» (p.585).

milieux sociaux non privilégiés. Paradoxalement ou pas, cette misère symbolique et matérielle attachée à la condition de *Privatdozent* ne réduisait en rien le charisme et l'attrait tout particuliers qui l'entouraient. Au contraire, la modestie, sinon la médiocrité, des conditions et des styles de vie accompagnant la carrière universitaire contribuaient de façon essentielle à nourrir le mythe du désintéressement total de la *Bildungselite* universitaire et de la pratique universitaire conçue comme art pour l'art.

Pour Durkheim, le tableau à l'entrée de l'université et le «*Verzeichnis* des cours» où sont énumérés tous les enseignants et les intitulés de cours, symbolisent parfaitement l'idée reçue du professeur allemand et du «sentiment vraiment jaloux de son indépendance», tout en reflétant la richesse étonnante des cours offerts. On ne peut que «trouver imposante cette longue liste de professeurs de tout ordre et de toute provenance et il est certain, dit Durkheim, que la plupart de nos Facultés, avec leur unique philosophe, font maigre figure à côté de cette armée compacte» (p.442). Le vocabulaire martial semble faire allusion à la mythologie nationale de l'époque, selon laquelle l'université allemande était directement au service de Guillaume II et, en effet, Durkheim consacre toute une réflexion à l'idée, répandue dans son pays, selon laquelle la richesse de l'enseignement universitaire constituait un atout militaire considérable grâce à une sorte de concurrence darwinienne introduite dans la production universitaire des savoirs scientifiques. Mais une fois avancée l'hypothèse que l'on trouverait peut-être derrière l'existence «d'un grand nombre de cours qui traitent des mêmes questions» une sorte de logique marchande - les étudiants favoriseraient les cours et les enseignants les meilleurs et procéderaient donc à une sélection qualitative - Durkheim réfute une telle hypothèse spontanée en faisant apparaître le décalage entre la théorie et la pratique: «Seulement à force de parler de la fin idéale des universités, on oublie trop à quoi, dans la réalité, se réduit leur fonction.» (p.440). Si, en théorie, l'offre de plusieurs cours sur le kantisme dans un seul programme universitaire pourrait donc avoir pour contrepartie d'encourager une démarche critique de la part des étudiants, qui suivraient successivement ou parallèlement plusieurs cours pour mieux juger la pertinence de la démarche, en fait les étudiants, tout comme leurs homologues français, ne suivaient

comme le souligne Durkheim, qu'un seul cours dans chaque spécialité. Au lieu de faire l'éloge du principe de concurrence, Durkheim en livre une critique aiguë: ce qui «achève de démontrer l'inutilité de ces cours multipliés, c'est que la plupart d'entre eux ne sont, pour ainsi dire, pas suivis», comme l'atteste une expérience vécue pendant son séjour à Leipzig: «J'ai vu un *Privatdozent* faire régulièrement son cours trois fois par semaine devant un auditoire composé de son *famulus* et de deux autres étudiants». Ailleurs, ce gâchis dénoncé par Durkheim se traduit par la fermeture des cours dès la première séance, étant donné que nombre de professeurs «refusent de venir pour si peu d'élèves» (p.442).

Si la concurrence se traduisait au moins par une répartition des étudiants selon les mérites des enseignants et la qualité de leurs cours, le gâchis des ressources et la «véritable perte de force» qui en résulte auraient encore une certaine légitimité: «il n'y a pas de vie sans lutte, pourrait-on dire, et il n'y a pas de lutte sans vaincus» (p.442), mais «par malheur les choses se passent beaucoup plus simplement, et même beaucoup plus vulgairement. Les raisons qui fixent la faveur des étudiants n'ont d'ordinaire rien à faire avec la science et sont exclusivement d'ordre pratique. Les professeurs auprès desquels ils se rendent en foule sont ceux qui font partie du jury d'examen.» (p.442).

D'ailleurs, Durkheim ne manque pas de critiquer cette forme de monétarisation de la consommation des *Bildungsgüter* (biens culturels) et parle à juste titre d'un «impôt levé sur la curiosité des étudiants» (p.442), contraints d'acheter leur droit d'accès aux cours par le *Hörergeld*. Au lieu d'un paiement à la pièce, il verrait mieux une sorte de contribution unique et globale ouvrant l'accès à tous les cours. Idée bien généreuse qui malheureusement fait abstraction des réalités sociales qu'il analyse, par ailleurs, de façon si lucide. Un tel mode de fonctionnement se heurterait à l'existence de deux catégories bien distinctes: les établis, à savoir les professeurs ordinaires, et les précaires, les *Privatdozenten*. On pourrait avancer que le *Hörergeld* donnerait à l'existence du prolétariat académique une sorte de cohérence de surface: l'absence d'un revenu de «fonctionnaire» et donc d'un paternalisme d'État ne serait-il pas comblé, au moins partiellement, par l'existence de cette logique de marché et par le méritocratie de la

libre concurrence entre les membres des différentes catégories d'enseignants? Bien-sûr, il ne s'agirait là que d'une concurrence biaisée et truquée, et les maigres revenus tirés des cours offerts ne pourraient guère protéger un *Privatdozent* contre une précarité économique pesante. Ceci dit, il ne faut pas oublier que des nos jours, les *Privatdozenten* allemands ne disposent même plus de cette source de revenu, si fictive soit-elle, et se trouvent obligés de donner des cours gratuitement dans le seul but de sauvegarder leur *venia legendi*, ce qui constitue une forme d'exploitation d'une armée de réserve encore plus cynique que par le passé...

Il n'est donc guère étonnant que Durkheim, une fois arrivé à ce point, pose une question sociologiquement incontournable: qui sont les gagnants et les perdants de ce jeu académique? En ce qui concerne les gagnants, la réponse a déjà été donnée: ce sont les professeurs ordinaires occupant des chaires. Pour les perdants, la réponse semble tout aussi claire: en dehors des quelques professeurs extra-ordinaires ayant un statut institutionnel relativement fragile et soumis aux *Ordinarius*, ce sont les *Privatdozenten* qui incarnent ce que l'on pourrait appeler les victimes structurelles de ce jeu truqué. Ce sont eux qui non seulement sont mal placés dans la concurrence pour les étudiants payants face à des *Ordinarius* monopolisant toutes les instances de consécration académique (examens, soutenances, rôle de *Doktorvater*, accès à l'habilitation et *last but not least*, pouvoir en dernière instance sur la reproduction universitaire en ce qui concerne les commissions d'appel des futurs professeurs), mais qui se trouvent en situation de précarité matérielle, étant donné qu'ils ne sont pas rémunérés par l'université pour les cours qu'ils donnent, mais dépendent entièrement des contributions des étudiants comme unique source de revenu.

Autrement dit, cette catégorie spécifique du monde universitaire allemand se trouve doublement dominée par celle des professeurs établis: non seulement, ils ne profitent pas d'une obligation alimentaire de la part de l'État, dont bénéficient les professeurs-fonctionnaires, mais de plus les premiers les écartent, grâce à leur pouvoir institutionnel, sur le plan de la libre concurrence marchande pour la clientèle, à savoir les étudiants payant les cours.

Cette situation est en flagrante contradiction avec l'idée noble que l'on se faisait de l'université allemande à cette époque en France. Durkheim en est parfaitement conscient et constate, après avoir bien perçu la précarité du statut de *Privatdozent*: «Dieu sait si cette institution a été vantée chez nous! Comment en effet n'en pas admirer la souplesse quand on la compare avec la rigidité de notre organisation administrative? À mon départ de France, je partageais l'idée commune, mais les Allemands eux-mêmes ont pris soin de me détromper. En effet, d'après ce que je viens de dire, on comprend sans peine qu'un *Privatdozent*, sans ressources personnelles, risquerait fort de mourir de faim... D'une manière générale, c'est une très grande exception qu'un *Privatdozent* puisse se suffire. Il en résulte qu'il existe dans les universités allemandes un véritable prolétariat, et si ces prolétaires d'un nouveau genre ne sont pas plus nombreux, c'est que sauf les jeunes gens de vocation irrésistible et de robuste volonté, on ne se risque guère dans la carrière académique si l'on ne jouit de quelque aisance.» (p.423).

Quel contraste avec son propre univers culturel, où une institution académique telle que l'École normale supérieure prenait en charge la reproduction du corps enseignant en offrant à tous ses novices des bourses suffisantes et une carrière professionnelle plus ou moins assurée, même si ce n'était pas forcément celle de professeur d'université.

Durkheim, comme d'autres observateurs français, identifie bien dans le rôle du *Privatdozent* comme «pierre angulaire» de l'édifice universitaire allemand», étant donné qu'ils constituent l'unique réserve où se recrutent les futurs professeurs. Mais, en tant que sociologue de la Troisième République, il ne manque pas de souligner les effets néfastes d'une sélection sociale risquant de fermer les portes de la carrière universitaire «à bien des esprits qui seraient appelés à y réussir... (p.444) et il souligne que cette sélectivité sociale «risque fort de ne pas se faire au mieux des intérêts de la science.» (p.444).

En effet, l'armée de réserve semble essentielle pour la survie de cette institution, mais uniquement à travers un dispositif de recrutement créant une rareté artificielle. Tandis qu'en France l'École normale supérieure, dont Durkheim fut l'élève, produit à la

fois les futurs enseignants des lycées et des universités et qu'il existe des passerelles entre les deux mondes, l'université allemande connaît une ségrégation radicale entre l'enseignement secondaire et l'université. Du fait qu'un détour par l'état de professeur de lycée de province semble souvent constituer un passage presque obligé de la trajectoire biographique des professeurs d'université français, une sorte d'osmose s'instaure entre les systèmes d'enseignement secondaire et supérieur. Au contraire, les mandarins universitaires allemands semblent suivre une route à sens unique les menant de l'état d'étudiant vers une carrière universitaire sans passerelles aucunes vers d'autres types de métiers pédagogiques et d'autres professions qualifiées. Coupé du monde social qui l'entoure, le système universitaire allemand n'a que les *Privatdozenten* comme source de recrutement et les *Privatdozenten* n'ont d'autre marché de travail que l'université: l'exclusivité du recrutement semble garantir l'excellence culturelle et le charisme de statut (*Amtscharisma*) de ses acteurs. Comme l'a bien montré Schmeisser⁷, loin d'être en contradiction avec ce charisme spécifique, la précarité économique, sinon la misère matérielle des *Privatdozenten* semblait être un bon révélateur d'une vocation vraie et profonde pour les choses spirituelles et d'un désintéressement total à l'égard des choses temporelles qui, sous nombre de points de vue, rappelle les affinités électives entre le charisme religieux et le renoncement aux choses terrestres.

Mais l'existence d'une telle armée de réserve sans alternatives explique peut-être aussi - au moins en partie - l'investissement en temps de travail et en énergie remarquable dont faisait preuve l'universitaire allemand selon les observations faites par Durkheim.

Ce dernier s'étonne devant le travail de publication acharné dont font preuve les chercheurs allemands et ne manque pas de souligner que leurs homologues français, une fois arrivés au poste de professeur, semblaient trop souvent profiter de leur statut garanti pour se reposer. Mais on peut suggérer que si l'activité des universitaires allemands semble plus intense en matière de publications à cette époque, c'est précisément que

7 - Martin Schmeiser, *Akademischer Hasard. Das Berufsschicksal des Professors und das Schicksal der deutschen Universität 1870-1920*, Stuttgart, 1994.

l'existence d'une armée de réserve de plus en plus importante (en 1880, pour 1 035 professeurs ordinaires, on comptait 457 *Privatdozenten*, en 1938 le rapport était de 1 584 à 1 644) explique pour une bonne part, selon une loi de *publish or perish* avant la lettre, un tel investissement dans la production scientifique. L'idée du *lebenslanges Lernen* (apprendre à vie) si chère à la philosophie humboldtienne des études universitaires, ne trouve-t-elle pas son fondement matériel et profane dans l'existence d'une carrière universitaire qui nécessite souvent l'investissement de toute une vie d'adulte? La consécration académique par l'obtention d'une chaire pouvait souvent se faire attendre, comme par exemple dans le cas de Georg Simmel, jusqu'à la soixantaine, et ceci malgré une réputation publique hors du commun.

La recherche acharnée de l'originalité et le refus de se contenter du rôle de disciple que Durkheim observe chez les universitaires allemands ne constituent-elles pas des traits d'un rôle social imposé par une culture académique où il faut faire preuve à tout moment de qualités extra-ordinaires pour participer du charisme du *Gelehrter*. Le prix biographique élevé à payer pour ce type de carrière n'explique-t-il pas, au moins en partie, pourquoi les universitaires allemands font preuve d'un traditionalisme frappant en matière de sauvegarde de leurs titres de noblesse tels que *Herr Doktor* ou *Herr Professor*, qui font toujours partie du langage courant et que *l'homo academicus* allemand affiche tout naturellement sur sa carte de visite, dans l'annuaire téléphonique ou encore sur sa boîte aux lettres? Enfin, il semble permis de se demander si l'idée de «science pure» attachée à celle du monopole de la production et de la gestion légitimes du savoir, qui est si caractéristique de la culture académique allemande, ne trouve pas ses conditions de possibilité historique et de plausibilité sociale dans l'isolement artificiel du monde universitaire et le manque de passerelles avec les autres domaines de l'instruction publique. On pourrait même se risquer à voir un lien entre de telles spécificités nationales d'un système universitaire particulièrement fermé sur lui-même et exclusif dans ses modes de reproduction d'un côté et l'absence d'un public extra-universitaire réceptif aux produits académiques de l'autre. Rappelons au passage que le seul pendant allemand du mot «intellectuel», qui quant à lui n'a, pour des raisons

historiques bien évidentes, jamais pu trouver sa place dans la réalité sociale et politique allemandes, à savoir le concept de *Geistesarbeiter*, était largement réservé aux universitaires et n'a jamais pu intégrer les autres catégories des *Bildungsdiplommenschen* (selon la formule de Weber). Et peut-être même que les conditions socio-historiques de production collective d'un rôle académique extraordinaire et du charisme qui va de pair peuvent nous aider à mieux comprendre les conditions de possibilité d'un autre mythe collectif caractéristique du contexte allemand de l'entre-deux-guerres, à savoir celui de la *freischwebende Intelligenz*, de l'intellectuel sans attaches, qui semble trouver sa réalisation idéal-typique dans la figure académique allemande du *Privatdozent*, et qui paraît trouver dans une position sociale très particulière le fondement de toute une théorie du monde intellectuel enracinée dans une profonde méconnaissance de ses propres conditions sociales d'émergence.

Bref, selon de telles hypothèses qui prolongent les observations d'Emile Durkheim, ce sont des spécificités structurelles du champ universitaire allemand présentes depuis le début du XIX^e siècle qui se trouveraient à la base de l'image que les observateurs étrangers se font du professeur allemand et de ses exploits «hors du commun». Néanmoins, il semble bien que, malgré la lucidité de son regard sur le monde académique allemand, Durkheim soit resté aveugle à une autre spécificité de la culture académique allemande en général et de la réalité sociologique cachée derrière le phénomène du *Privatdozent*. Avant la Première Guerre mondiale, les Juifs ne représentaient que 1% de la population allemande, alors qu'en même temps, un *Privatdozent* sur cinq était d'origine juive, taux trois fois supérieur à celui des professeurs allemands, ce qui indique assez clairement que la situation du *Privatdozent* était non uniquement marquée par des rapports de classe dans le mode de reproduction du monde académique, mais aussi par d'autres types d'exclusion sociale pour lesquels Emile Durkheim aurait pu et dû avoir une sensibilité toute particulière. Là encore, on a peut-être à faire à un type particulier d'inconscient académique dont les traces se retrouveront, un demi-siècle plus tard, chez Raymond Aron qui, ayant passé, comme son prédécesseur, une année d'études dans les universités allemandes à l'aube même du

Troisième Reich, publiait un ouvrage sur la sociologie allemande contemporaine sans faire état de la question juive dans l'université allemande et de l'important antisémitisme qui y était déjà à l'œuvre. Durkheim, qui allait rencontrer la question juive à travers l'affaire Dreyfus et recevoir l'étiquette de «Juif allemand» de la part des ennemis de la sociologie et de la Nouvelle Sorbonne, n'évoque même pas la «question juive» de l'université allemande et passe sous silence celle des rapports étroits existants entre l'état de *Privatdozent* et le rôle de l'universitaire juif. Celui-ci trouvait dans la situation de *Privatdozent* une condition quasiment faite sur mesure: largement sur-représentés dans l'intelligentsia allemande, hautement dotés en diplômes universitaires, les *Privatdozenten* restaient néanmoins exclus de la noblesse d'État allemande et enfermés dans une situation ambiguë, sorte de voie de garage, où ils pouvaient faire leurs preuves dans la course méritocratique pour les diplômes universitaires les plus élevés sans pour autant pouvoir s'émanciper socialement en accédant à des postes universitaires et aux positions associées dans le monde social.